



THÈBE, — COLONNE DE LA GRANDE SALLE HYPOSTYLE DE KARNACK

LES MERVEILLES DE L'ARCHITECTURE

LES GRANDS TRAVAUX DE L'ANTIQUITÉ COMPARÉS
AUX TRAVAUX MODERNES

(Suite)

Le colisée demeure le dernier travail considérable que nous ait laissé l'antiquité. Maintenant que nous avons vu les œuvres des anciens, examinons les moyens qu'ils eurent à leur disposition.

Dans ces temps reculés, l'humanité était encore dans l'enfance, ou plutôt dans toute la force de la jeunesse ; les hommes étaient forts, mais, il faut le dire, ils abusèrent étrangement de leur force. Ils considérèrent bientôt la force physique et brutale comme la plus belle qualité d'un homme, et ce principe se développant des individus aux peuples, la loi du plus fort régna sur le monde. Dès lors, un peuple vaincu devint un troupeau d'esclaves, et ce sont ces esclaves qui payèrent de leurs souffrances et de leur mort les merveilles dont nous venons de causer ensemble. L'esclavage fut la machine le grand moteur de l'antiquité.

En effet, il n'y a plus de nos jours à en douter : l'humanité se fiant sur sa force physique très considérable, augmentée d'une façon incalculable, par l'esclavage, n'eut point besoin, à cette époque, de rechercher les forces mécaniques extérieures. En un mot la machine, presque nulle en Egypte et en Asie, fut simple et peu durable en Grèce et à Rome.

Si les peuples anciens avaient construit, en effet des machines importantes en métal ou en charpente, on en aurait certainement retrouvé des restes, alors que les fouilles de Khorsabad ont mis au jour, dans des palais parfaitement conservés sous le sable, des centaines de mille livres d'objets de toilette et d'instruments délicats.

« J'admire, dit Letronne, les Egyptiens, mais je suis fort éloigné de leur attribuer, comme on le fait souvent, des machines aussi perfectionnées pour le moins que celles des modernes. Car s'il en avaient eu, pour lever leurs lourds fardeaux, les Grecs leurs contemporains et qui les visitaient, en auraient profité et en auraient construit de semblables. Or à cette époque, la mécanique des Grecs était encore dans l'enfance puisque l'architecte du temple d'Ephèse, n'ayant point de machines pour élever les énormes architraves de ce temple à leur grande hauteur, fut réduit, dit Plin, à enterrer les colonnes dans des sacs de sable, formant un plan incliné sur lequel ces architraves étaient roulées à force de bras. Ce passage de Plin est une autorité historique en faveur de l'usage que les Egyptiens faisaient eux-mêmes du plan incliné pour porter des fardeaux à un niveau élevé, car il est impossible que s'ils eussent eu d'autres moyens les Grecs de ce temps ne les eussent pas connus. »

C'est à l'aide de ce procédé que furent élevés les chapiteaux du temple de Karnak. On a enterré les colonnes avec des sacs de sable à mesure qu'elles s'élevaient, et l'on allongea gradua-

lement le plan incliné en multipliant les pentes. On levait les obélisques au moyen d'une multitude de bras et de leviers habilement combinés, et les auteurs anciens, comme Diodore, appuient cette opinion en disant que c'est ainsi que Ramsès employa 120 000 hommes pour dresser un des obélisques de Thèbes : fait qui, lui seul, annoncerait l'imperfection ou l'absence des moyens mécaniques.

Mais si ce n'était pas assez, voici que les Egyptiens eux-mêmes viennent nous confirmer, par leurs inscriptions et leurs bas-reliefs : langage indestructible et irréfutable gravé pour l'éternité sur les faces de leurs monuments. Ils ont en effet décrit, dans ces bas-reliefs comme une longue encyclopédie de leur époque ; presque toutes les industries et les actes de la vie usuelle ont été tracés par eux avec un soin infini et jusque dans leurs moindres détails. Or à part le taillage, le polissage et le transport des obélisques, ils nous ont également représenté le transport d'un colosse : des milliers d'hommes le tirent avec des cordages, tandis que d'autres portent des vases pour mouiller les cordes et graisser le plancher sur lequel glisse la masse énorme. Si 1 000 hommes ne suffisaient pas, on en mettait 10 000. Ce bas-relief est très remarquable à ce point de vue.

Enfin comme dernière preuve, nous dirons que, il y a trois cents ans à peine, sous Montézuma, les Espagnols virent les Mexicains transporter à de longues distances des fardeaux d'une pesanteur considérable et sans machine aucune. Ce qui confirmerait que la mécanique ancienne a fort bien pu, elle aussi, consister uniquement en des moyens très simples, coordonnés habilement par la longue habitude de remuer de très lourdes masses, et secours surtout par les bras vigoureux de multitudes d'esclaves.

D'un autre côté, s'il est certain que, dans la suite, les Grecs et les Romains construisirent des machines qui, toutes grossières qu'elles étaient sans doute, leur firent d'un grand secours, il est également certain que l'esclave surtout fut la machine intelligente qui accomplit toujours le plus gros de l'œuvre.

Il ne faut pas perdre de vue, du reste, que si de nos jours, on se trouve moins souvent dans l'occasion de remuer ces masses énormes, c'est moins par impuissance que par économie, car je prouverai dans le cours de cette étude, qu'à l'époque où nous vivons, et sans le secours de la vapeur, on a remué, soulevé et transporté des fardeaux aussi pesants que ceux dont se sont servis les anciens.

Ainsi donc voilà un fait bien établi : l'esclave fut le moteur de l'antiquité ; oui, toutes ces constructions que nous venons de passer en revue, ne se sont élevées qu'au milieu d'un concert de gémissements et de sanglots ; sous ces pierres énormes, sont tombés, écrasés par milliers, des malheureux dont personne ne connaîtra jamais les douleurs infinies. Quand on pense que les bas-reliefs trouvés à Babylone nous montrent plusieurs de ces infortunés, enchaînés à un bloc gigantesque, qu'ils s'efforcent de traîner sous le fouet du maître, tandis que Nabuchodonosor lui-même se fait une joie cruelle de percer à coups de lance les yeux d'un malheureux à genoux devant lui, et dont la seule faute, peut-être, était d'avoir succombé sous la fatigue et le poids de la pierre qu'il traînait !

Et ce n'est pas seulement un fait unique que je choisis : les murs de Ninive et de Babylone sont couverts de ces terribles peintures. « Barbaries, débauches de sang, orgies de supplices, détaillées soigneusement par ces rois fameux sur les murs de leurs palais, comme leur plus beaux vitres de gloire, monceaux de têtes et de mains coupées, peaux de prisonniers écorchés vifs couvrant les remparts, longue file de malheureux expirant sur des pals : voilà l'antiquité chantée par les poètes. Certes on serait tenté de dire avec M. Lenormand : — Mieux vaut mille fois la barbarie qu'une pareille civilisation. » (1)

O monuments de l'antiquité, si vous êtes admirables par la majesté de vos proportions, combien vous nous êtes odieux par les innombrables victimes que vous avez faites et dont les larmes et le sang ont arrosé chacune de vos pierres. Ah ! quand on pense à ces horreurs on comprend la

(1) Gustave Lebon.